

N'entendez-vous pas au dehors de votre cachot l'oiseau nagnère plaintif qui gazouille l'hymne de la délivrance, le chant de l'hymen, le triomphe de l'amour constant ; n'entendez-vous pas au dedans de vous-mêmes une voix mystérieuse qui vous répète souvent : Espérez... l'orage ne peut pas durer toujours.

O Helmina. . . O Julienne, filles de prédilection, vierges chéries du ciel ; nous vous le répétons avec toute la nature : Espérez, le temps du bonheur va paraître ; car il est bien en nous aussi une voix qui nous dit. . . L'orage ne peut pas durer toujours.

Les jeunes filles venaient d'ouvrir les yeux à l'obscurité de leur prison, lorsqu'elles entendirent tout à coup le craquement lointain des branches et un bruit de pas précipités qui approchaient sensiblement ; puis bientôt après elles entendirent le murmure d'une conversation assez animée.

—Voilà une voix, dit Helmina en prêtant l'oreille, qui ne m'est pas tout à fait inconnue ; je puis assurer au moins que ce n'est pas celle de Maître Jacques ; qu'en dites-vous Julienne. O mon Dieu, s'écria Helmina en tremblant au bruit de deux coups de feu qui retentirent et allèrent se perdre lentement dans l'épaisseur du bois ; puis aussitôt après la porte s'ouvrit violemment et deux hommes parurent.

—Que vois-je ? dit Helmina ; Maurice ! est-ce bien vous ? et elle tomba à ses genoux.

Et toi, Julienne, tu ne me reconnais donc pas, dit Julien en la serrant dans ses bras.

—Ciel ! mon père ! . . . je vous vois donc encore une fois avant de mourir . . . je ne demande plus rien, je mourrai contente . . .

—Tu ne mourras pas, ma chère fille ; tu vivras pour pardonner à ton malheureux père ;

—Et vous aussi, pauvre Helmina, dit Maurice, vous vivrez pour m'inspirer votre vertu !

Vous allez enfin être rendues à la liberté, un bonheur sans bornes vous attend ; il y a déjà assez longtemps que nous risquons notre vie pour le crime, aujourd'hui nous devons la risquer pour le bien, pour arracher l'innocence des mains d'un brigand qui nous a malheureusement perdus ; mais que nous laissons,

—Que dites-vous, Maurice ? dit Helmina, je ne vous comprends pas.

—Le temps est trop précieux, pour que je vous détaille aujourd'hui cette malheureuse histoire ; vous la connaîtrez plus tard, qu'il me

suffise de vous dire pour le moment que j'ai été le complice de Maître Jacques, votre bourreau.

—Malheureux !

—Et vous, mon père, dit Julienne, par quel hazard . . .

—Complice aussi, dit Julien en se jetant aux genoux de sa fille . . . pardon ! pardon ! pour nous deux ; le repentir a fait votre délivrance, j'espère qu'il fera le reste ; pardon, ma fille, grâce, Helmina ! . . . nous renonçons au crime.

—Parlez, jeunes filles ; dites-vous que vous nous pardonnez dit Maurice en pleurant ; hâtez-vous, Helmina, il est à quelque distance de cette caverne un homme qui attend avec la plus vive impatience l'heureux moment où il pourra vous presser dans ses bras.

—De qui voulez-vous parler, dit Helmina avec précipitation ; mon Dieu serait-ce encore quelque . . .

—Il n'y a plus de mystère, Helmina, votre père, Mr. Des Lauriers, vous attend à la sortie du bois.

—Mon père ! . . . oh ! mais c'est un rêve ! un rêve de bonheur ; mon père ! . . . ah ! Maurice, vous vous jouez de ma sensibilité !

—Sortons, dit Julien, qui ne pouvait plus résister à ses émotions, sortons.

—O mon Dieu qu'est-ce que cela ! dit Helmina à la vue de deux cadavres sanglants étendus à la porte de la caverne qu'elle reconnut pour ceux de Lampsac et de Mouffard ; qu'avez-vous fait ? un meurtre ! . . . horrible ! . . .

—Non, Helmina, dit Maurice, nous avons défendu notre vie contre eux ; les misérables ont voulu soutenir jusqu'à la fin leur scélératesse !

Quelle mort ? dit Helmina . . . et quelles terribles suites . . . Que Dieu ait pitié de leurs âmes

Il y a quelques jours Helmina traversait les mêmes sentiers qu'elle parcourt aujourd'hui ; mais alors c'était une marche pénible, affreuse, elle allait à la mort, guidée par ses bourreaux ; à présent elle court vers le bonheur, ses pas sont légers, sa marche est aisée . . . l'espérance donne des ailes. Ce bois du Cap Rouge qui lui avait paru si effrayant ; lui paraît aujourd'hui majestueux ; il n'est plus éclairé par la lueur rapide de l'éclair, mais par les rayons d'un soleil radieux qui commence à s'élever au-dessus de la cime des plus grands arbres ; elle n'y entend plus les jurements et les imprécations des brigands, mais le ramage d'une foule de